GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

La danse fait son entrée à l'université
Page 3

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 13 No 31 | 22 octobre au 5 novembre 2013
www.thelasource.com

Photo par kayepants, Flickr

A la recherche de la celtitude

par TANOUJA NARRAIDOO

Connues pour leurs légendes, les coutumes celtes attisent curiosité et mysticisme. L'apport de ses ancêtres a donné naissance à une culture qui a survécu aux siècles de civilisation et de modernisme et continue de nourrir une imagination féconde. La célébration du Samhain, le 27 octobre prochain invite à une plongée au cœur de la celtitude.

Les assises anglo-saxonnes

Si Halloween suscite autant de ferveur en Amérique du Nord, n'oublions pas qu'il puise ses racines dans la culture celte, rappelle Mary Monks Hatch, installée à Vancouver depuis 22 ans. « En Irlande, à défaut des citrouilles, on sculptait les navets pour les transformer en lanternes. » Au fil du temps, le côté mystique s'est éclipsé et a fait place au caractère pieux de l'évènement, se focalisant sur la Toussaint et remémorant les ancêtres le dernier jour du mois d'octobre.

On compte plus de 100 000 ressortissants celtes rien qu'en Colombie-Britannique, communauté francophone exclue.

Mary Monks Hatch lance : « Nous attachons beaucoup d'importance à la fête de Noël qui s'étend, comme le veut la tradition, jusqu'au début du Nouvel An. Le 6 janvier est aussi un jour que les femmes irlandaises célèbrent avec beaucoup de ferveur. Elles délaissent tabliers et fourneaux et trinquent en se félicitant d'avoir offert à leurs familles une joyeuse fête de Noël. Pendant ce temps, ce sont les hommes qui s'occupent du foyer. »

Mary Monks Hatch œuvre au sein de la Chambre de commerce irlandaise depuis plus de 20 ans. Elle reconnaît la participation active de la communauté celte sur le plan social et culturel dans la province. La publication d'un journal régional, le *Celtic Connection*, sert à maintenir le lien au sein de cette communauté. Certaines boutiques, à l'instar de *Celtic Creations,* gérée par une irlandaise, Helen Ritchie, abondent de produits du terroir celte. Et c'est notamment lors de la célébration du nouvel an écossais, *Hogmanay*, que l'amitié avec leurs voisins s'épanouit.

Voir "Celtitude" en page 8 ➤

Verbatim

Le transport publique, vecteur de pluralité

par DANIELLE MACCARTHY

Quand je me rends au travail le matin, et surtout chaque fois que je prends le *Skytrain*, je suis frappée par l'image de ces nombreuses mains saisissant la barre de maintien. Ces mains sont de différentes carnations, la plupart du temps revêtues de bijoux suivant la mode contemporaine, mais parfois avec des allusions à un pays d'origine ou à d'autres influences.

Cette scène est une expérience courante, partagée par de nombreux centres urbains dans le monde, et qui reflète l'essence de la pluralité à l'œuvre. C'est un genre hybride, un juste milieu entre des origines et le moment présent.

Cependant, je ne peux ignorer le fait que j'ai pris conscience de ce processus dans les transports, peut-être parce que la métaphore du voyage représente la façon dont je vis la diversité culturelle, par le mouvement des gens et des cultures, ou peut-être parce qu'il s'agit là également de ma propre histoire et ce voyage peut prendre différents chemins. Je suis un produit de la diversité canadienne.

Mes parents ne sont pas originaires du Canada. Ils sont venus de deux continents différents, se sont rencontrés ici, et je suis venue au monde. C'était le début du voyage en ce qui me concerne, mais il évoque un passé, celui de mes parents, qui remonte à d'autres cultures et d'autres sociétés, elles-mêmes riches d'un passé et d'une histoire qui leur sont propres.

Ma quête personnelle consiste en partie à comprendre cette diversité culturelle qui m'habite, mais entre temps je ne peux m'empêcher de penser aux évènements et aux histoires qui ont réuni ceux qui m'entourent en ce lieu et à

Voir "Verbatim" en page 10 ➤

Dans ce numéro

L'artiste philippin Cunanan Jr. sort de l'ombre
Page 8

Dia de los Muertos au Musée d'Anthropologie
Page 12

Discours du Trône : La continuité dans le changement

Photo de Stephen Harper, Flickr

Le Gouverneur général David Johnston en compagnie du Premier ministre Stephen Harper lors du récent Discours du Trône.

Un petit Discours du Trône et le tour est joué? La population est soudainement amadouée et son attention détournée? C'est du moins le pouvoir de persuasion que plusieurs prêtent à ce discours si précieusement préparé par les proches collaborateurs du premier ministre. Toutefois, rien n'est aussi simple.

Bien sûr ce discours, qui montre la voie dans laquelle compte s'engager le gouvernement dans les 12 à 15 prochains mois, lève le voile sur ce que le gouvernement considère être les enjeux clés du moment. Qui plus est, comme ce sera probablement le dernier Discours du Trône avant le prochain scrutin fédéral, il y a tout lieu de croire que celui-ci a été mûrement réfléchi, sondage à l'appui, pour toucher les cordes sensibles des électeurs que veut charmer le gouvernement.

Car, on le sait, en ces temps de politique moderne rien n'est le fruit du hasard. Tout gouvernement qui se respecte prend bien soin de calculer minutieusement les moindres gestes qu'il pose question de s'assurer les faveurs de l'électorat. Et n'allez pas croire un instant que le tout n'est que des machinations propres au gouvernement de Stephen Harper. Laissons la partisannerie de côté et avouons que toutes les formations fomentent leur agenda de la même manière.

Ceci dit, le Discours du Trône présenté la semaine dernière est dans la tradition du gouvernement fédéral actuel. Il y a une bonne dose de mesures pour soutenir la création d'emplois et la promesse d'être dur envers les criminels et de protéger les communautés. Ce sont là des thèmes qui sont chers aux troupes conservatrices. Et comme je le mentionnais dans ma dernière chronique, le gouvernement conservateur continue d'être troublé par les décisions des tribunaux au sujet des sites d'injection supervisés. Si tant bien qu'il en remet et promet une loi qui permettra aux citoyens de s'exprimer avant qu'un site d'injection puisse ouvrir dans le quartier. Fidèle à son habitude d'y aller d'un titre évocateur, il la nommera *Loi sur le respect des collectivités*.

> Le Discours du Trône marque le début quasi-officiel de la pré-campagne électorale prévue pour 2015.

C'est le genre de promesse qui a de quoi ravir les partisans de la formation qui sont plus friands de politiques sociales voire conservatrices. Mais ceux qui sont plus intéressés par les mesures fiscales ne sont pas en reste puisque le discours annonce une loi sur l'équilibre budgétaire. Mais, comme l'ont appris plusieurs gouvernements provinciaux, ce genre de loi vient souvent hanter leurs protagonistes quand cet équilibre devient une cible difficilement atteignable. En fait, il se pourrait que celle-ci soit une sorte de cadeau empoisonné pour un prochain gouvernement.

Comme prévu, l'agenda gouvernemental accorde une grande place au thème de la protection des consommateurs. C'est probablement à ce chapitre que le gouvernement s'engage sur un nouveau terrain. Mais, c'est quand même une approche qui cadre bien avec son coté plus populiste qui prend ses racines dans l'ancien *Reform Party*. C'est aussi, il n'y a pas de doute, une série de mesures qui répondra aux complaintes les plus fréquentes de la part des consommateurs. Le tout a vraisemblablement été confirmé dans les sondages réalisés par le gouvernement. Le contraire me surprendrait énormément. Et n'oublions pas que cet intérêt pour la situation de cet imposant contingent de canadiens qui forme la classe moyenne se dessine avec comme toile de fond un objectif avoué de Justin Trudeau : faire de l'amélioration des conditions de vie de cette classe son cheval de bataille. Le gouvernement conservateur veut de toute évidence lui couper l'herbe sous les pieds avant que celle-ci ne prenne racine auprès des électeurs.

Le Discours du Trône marque le début quasi-officiel de la pré-campagne électorale prévue pour 2015. Bref, les jeux sont faits et on connaît maintenant les enjeux sur lesquels le gouvernement Harper compte faire bataille contre les partis d'opposition. Et, outre quelques nouveautés, on peut dire que ce discours propose la continuité saupoudrée de changements.

Photo par M.J Milloy, Flickr

Une parmi les nombreuses manifestations au Canada.

Le grain de sel de Joseph Laquerre

CANADA POST POSTES CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place PO Box 47020,
Vancouver BC V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver BC

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur et directeur de la publication **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme & arts visuels **Laura R. Copes**
Directrice de la rédaction **Julie Hauville**
Rédactrice-adjointe (français) **Justine Toqué**
Secrétariat de la rédaction (français) **Alice Dubot**
Premier secrétaire de rédaction (anglais) **John Dingle**
Secrétaires de rédaction (anglais) **Meagan Kus, Debo Odegbile, Amanda Pullishy, Melodie Wendel-Cook**
Assistant de bureau **Kevin Paré**

Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Chelsy Greer, Luiza Libardi, Dennis Timmers**
Responsable des médias sociaux **Laetitia Berthet**
Médias sociaux **Benoît Bisch**
Premiers conseillers de rédaction **Mike Lee, Samuel Ramos**

Graphiste **Weronika Lewczuk**
Photographes **Kumiko Aoki, Denis Bouvier, Alice Dubot, Pascal Guillon, Anne-Laurence Godefroy, Anastasia Scherders**
Illustrateurs **Joseph Laquerre, Gordon Spence**
Ont collaboré à ce numéro **Kumiko Aoki, Marion Arnau, Isabelle Bloas, Ben Carruth, Deanna Choi, Serge Corbeil, Guillaume Debaene, Alice Dubot, Anne-Laurence Godefroy, Robert Groulx, Sonja Grgar, Pascal Guillon, Derrick O'Keefe, Ben Kiely, Jessica Li, Danielle MacCarthy, Tanouja Narraidoo, Emilie Prunier, Amanda Pullishy, Don Richardson, Anastasia Scherders, Naomi Tse, Pierre Verrière, Robert Zajtmann**

Traduction **Marie-Noël Campbell, Monique Kroeger**
Distribution **Denis Bouvier, Sepand Dyanatkar, Alexandre Gangué, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire:
(604) 682-5545

Photo de Daphné Paquette

Tendance : apprendre la danse à l'université

par JULIE HAUVILLE

Pour devenir un petit rat de l'opéra, il est reconnu depuis toujours que rien ne vaut la voie royale du conservatoire. Pourtant depuis plusieurs années, les universités ont ouvert leurs portes à ces artistes en herbe. C'est le cas de l'Université Simon Fraser avec son programme *post-secondary pas de deux*. Le programme quinquennal *Major de danse* est offert en partenariat avec l'École nationale de ballet (NBS) du Programme de formation des enseignants. Il donne aux élèves une formation en classe et l'éducation en studio, réparti en trois ans à l'Université Simon Fraser et deux ans à Toronto NBS.

Daphné Paquette est originaire de Sudbury dans l'Ontario, passionnée de danse depuis l'âge de cinq ans, elle a traversé le pays pour venir suivre cette formation à l'Université Simon Fraser. « J'ai commencé par un camp de danse en Nouvelle-Écosse lorsque j'étais petite et je n'en ai jamais démordu depuis. J'ai su que je voulais vivre en dansant. J'étais déterminée à danser, à continuer à l'école, et déterminée à enseigner », dit-elle.

Entre Vancouver et New York

Heureusement, en 11e année, elle a été reçue à un programme de l'Université Simon Fraser qui lui a permis de cumuler les trois. Au cours de ses trois ans à l'Université Simon Fraser, elle a passé trois semaines à New York avec la Merce Cunningham Trust, une compagnie de danseurs en l'honneur du chorégraphe Merce Cunningham. Elle y assiste Megan Walker-Straight, un instructeur à SFU qui a créé une pièce pour *The Trust*. « C'est fascinant de voir comment ils travaillent », dit Paquette. « C'est quelque chose que vous ne pouvez pas obtenir dans un livre d'histoire de la danse. »

Le phénomène de danse à l'université s'est développé dans les années 20 en Amérique du Nord. Cette pratique est très courante aux Etats-Unis. un peu moins au Canada. « Il existe quatre universités proposant ce programme dans notre pays. » Dans un institut spécialisé, tel que le conservatoire, la formation de danse est plus ciblée sur la performance tandis que l'éducation universitaire rassemble aussi l'écriture, les mathématiques et les sciences sociales. Un enseignement plus vaste est nécessaire selon Julie McDonald du centre *McDonald Selznick Associates :* « je trouve important que les danseurs puissent aller au collège. S'ils souhaitent devenir danseurs professionnels, ils ont besoin d'une école avec un puissant département de danse. Ils ont beaucoup à apprendre là-bas. Ils peuvent avoir accès à des classes de production, lumière, costume, des notions de théâtre, d'histoire de la danse en plus de salles et d'équipements ultra modernes. »

De multiples carrières

Le constat est donc simple, les universités ne créeront pas un meilleur danseur mais ils formeront sûrement une personne avec une expérience et un regard plus large sur la profession, ce qui la préparera mieux à une carrière dans le monde de la danse. Daphné reprend : « nous pouvons nous intéresser aux esthétiques de la danse, cela nous permet d'avoir des discussions plus académiques. » Pour accéder à cette formation, les étudiants de toutes les disciplines passent une audition. Jusqu'à 30 danseurs sont acceptés en première année.

Selon Chantal Gagnon, ancienne élève de l'Université Chapman, quand les gens pensent à se former ou se spécialiser en danse, la plupart d'entre eux imaginent une préparation à une vie de danseur pur ou de professeur. Pourtant il existe beaucoup d'autres carrières auxquelles une formation en université peut mener. « La danse modèle les gens, leur donne les qualités essentielles dans tous les domaines de la vie. La gestion du temps, la discipline, la motivation, la capacité de faire face aux défis et au rejet, la persévérance, (...) la créativité sont juste quelques traits de caractère fondamentaux que la danse peut apporter à quelqu'un. »

Photo de McDonald Selznick Associates

Julie McDonald du centre McDonald Selznick Associates.

Aujourd'hui le programme universitaire a permis à Daphné Paquette d'obtenir un enseignement validé par un diplôme ainsi que beaucoup d'expérience en danse. Et elle vient juste de commencer sa carrière d'enseignante à la *Vancouver Dance Co.* « Je suis excitée » dit-elle, « mais pas prête à m'installer. Après une année, qui sait? »

5 Raisons pour visiter La Source en ligne

1. Lire les articles dans nos archives
2. Lire notre édition spéciale web
3. Télécharger la dernière édition en pdf
4. Voir plus de photos
5. Émettre un commentaire sur notre site web

www.thelasource.com Twitter/Facebook: thelasource

Les prix surprises

L'automne est là. Les feuilles mortes n'en finissent pas de mourir et nous connaissons maintenant les lauréats des différents prix Nobel. Alice Munro nous a fait honneur avec son prix de littérature qui donne, par la même occasion, ses titres de noblesse à un genre littéraire souvent snobé : la nouvelle. Puisqu'il est question de nouvelle voici une nouvelle *nouvelle* : la création des prix Poubel, nommés en l'honneur d'Ella Poubel, créatrice du mouvement de rejet de tout acte ou comportement déshonorant.

Photo par D Billy, Flickr

Le Prix Poubel.

Ces prix, sans récompense, compensent, entre autres, les excès d'honneur qui ont tendance à nous faire oublier que le monde n'est pas aussi parfait qu'on voudrait nous le faire croire. Une sorte de prix rabat-joie. Cette chronique donc risque de vous déplaire. Toujours est-il que les prix sont amplement mérités. Une longue réflexion et de sérieux débats internes ont donnés des résultats souvent surprenants. Les choix, reconnus à l'unanimité, ont été difficiles à faire car il y avait beaucoup de concurrence.

Le jury, composé d'une seule personne (l'auteur de cette chronique en l'occurrence), s'est réuni plusieurs fois par jour avant d'en arriver au palmarès qui suit.

Prix Poubel du honni soit qui mal y pense : Remis pour la première fois au gouvernement de Madame Pauline Marois, Première ministre du Québec. La Charte des valeurs québécoises lui mérite ce prix. Le jury est conscient que ce choix risque de déplaire à certains, mais il a fallu prendre en considération les contradictions et les intentions nébuleuses de cette proposition de charte pour en arriver à ce résultat.

Prix Poubel de l'occasion perdue : Adrian Dix et ses cohortes reçoivent, sans contestation, cette attribution. Parti largement favori lors du déclenchement de l'élection provinciale au printemps dernier, le chef du parti néo-démocrate se retrouve au lendemain du scrutin avec un résultat des plus abominables. Christy Clark lui inflige une raclée politique qui s'inscrit dans les annales de l'histoire de la Colombie-Britannique. Un camouflet qui finalement l'obligera plus tard à démissionner de son poste de leader. Résultat de cette défaite ? Nous sommes, depuis, assujettis au sourire insupportable et permanent de notre Première ministre. Et dire, Monsieur Dix, que sans vos bévues et mauvais conseils reçus durant votre campagne électorale, on aurait pu être heureux.

Prix Poubel de la malhonnêteté : Après pas mal d'hésitation, ce sont finalement les véreux et tricheurs du Sénat qui l'emportent. En concurrence sérieuse et déloyale avec les sportifs qui se dopent, cyclistes et athlètes en particulier, ce sont les membres du Sénat, qui ont abusé de leur pouvoir aux dépens des contribuables canadiens et qui ont utilisé à mauvais escient leurs privilèges, à qui ce prix revient. Le Premier ministre Stephen Harper a nommé la plupart d'entre eux. Il devrait donc partager le blâme et s'adjuger une partie du prix. Connaissant notre oiseau, il y a de forte chance qu'il décline toute responsabilité dans cette débâcle.

Prix Poubel de la vanité : Décerné à Abdi Hassan, ce chef pirate somalien arrêté à Bruxelles alors qu'il débarquait à l'aéroport. Il est tombé dans le piège tendu par les autorités belges. Lui faisant croire qu'il allait participer à un film mettant ses hauts faits de piraterie en valeur, Abdi Hassan, sentant la gloire prochaine et entendant déjà sonner les trompettes de la renommée, est tombé droit dans le panneau. À se demander si les pirates somaliens ont ri de cette histoire qui prouve qu'on peut être pirate et stupide à la fois?

Prix Poubel de la honte : Gagné haut la main par Sylvio Berlusconi, ancien président du Conseil italien. Devenu la risée de tout un pays, ce bouffon multi-milliardaire, organisateur d'orgies légendaires auxquelles ni vous, ni moi, avons été invités, a réussi à embarrasser son peuple et ses alliés politiques pendant des années. Se croyant invulnérable, intouchable tout en estimant que l'argent peut tout arranger, le voilà maintenant au pied du mur de la prison. Qui s'en plaindra ?

Prix Poubel du ridicule : Obtenu par les leaders politiques africains qui demandent l'immunité contre toute poursuite, par la cour internationale, pour crime envers l'humanité pendant toute la durée de leur mandat. Il faut avoir une sacrée dose de culot pour faire une demande pareille. En somme ces leaders cherchent un permis de tuer. Et on ose dire que le ridicule ne tue pas.

Prix Poubel de l'irresponsabilité : Remporté, peu avant la remise des prix, par le Parti Républicain américain dont la branche extrémiste du *Tea Party* a tenu en otage les Etats-Unis. La haine aveugle qu'éprouve cette faction à l'égard du Président Barack Obama, l'a poussé à amener leur pays au bord du gouffre économique, balayant du revers, d'une main dédaigneuse, toute conséquence néfaste que pourrait causer leur action. Le *Tea Party*, ce n'est vraiment pas ma *cup of tea.*

Et finalement, à titre personnel, Vladimir Poutine a reçu le prix **Poubel du leader le plus machiavélique**. La liste de ses méfaits, faute d'espace, est bien trop longue pour l'étaler.

La distribution des prix Poubel est, pour le moment, terminée. Que les récipiendaires s'effacent et ne fassent plus parler d'eux. Ainsi soit-il.

Columpa Bobb : une figure autochtone des arts de la scène en résidence à la VPL

par JUSTINE TOQUÉ

Accueilli par la *Vancouver Public Library* (VPL) depuis 2008, le programme *Aboriginal Storyteller in residence* est le premier du genre lancé par une bibliothèque publique en Colombie-Britannique. Cet automne, Columpa Bobb deviendra l'artiste en résidence. Auteure dramaturge, actrice et créatrice habitée par son héritage autochtone, la gagnante du Jessie Award animera des ateliers dans les différentes antennes de la VPL à travers le Grand-Vancouver. Ces quatre mois sont pour elle l'opportunité d'explorer un projet artistique qui lui tient à cœur, tout en cherchant à promouvoir la culture et les traditions orales autochtones auprès des Vancouvérois.

Traditions orales et éclairage contemporain

Arrière-petite-fille du Chef Dan George, fille de la poète, nouvelliste et universitaire Lee Maracle, Columpa Bobb admet qu'elle puise l'origine de ses histoires dans ses racines autochtones. « Même si je travaille parfois avec des scripts conventionnels, mon parcours de traditions orales m'aide à m'élever par rapport au texte », raconte celle qui distingue bien le monde de la parole de celui de l'écrit.

Originaire de l'île de Seabird dans la Vallée du Fraser, elle suit des études de théâtre dans une école de Vancouver: « J'ai découvert un monde nouveau où je pouvais exprimer mes sentiments et ne pas les juger », livre-t-elle. Sa voie s'impose alors comme une évidence. Elle ne s'éloignera plus jamais de l'univers artistique.

Après avoir voyagé à travers le pays pour poursuivre sa carrière d'actrice, Columpa quitte la côte Ouest pour poser ses bagages à Winnipeg. Là, elle monte le programme de formation en arts de la scène pour des jeunes autochtones du *Manitoba Theatre for Young People.*

Animée par la transmission de son savoir, Columpa souhaite donner aux élèves du temps et un espace réconfortant pour les aider à s'exprimer à travers les arts.

> « Je crois que l'art est un outil très puissant pour permettre aux gens de raconter leurs propres histoires.
>
> *Columpa Bobb, artiste en résidence, VPL*

« Je crois que l'art est un outil très puissant pour permettre aux gens de raconter leurs propres histoires et renforcer la confiance qu'ils ont en eux », souligne-t-elle.

Envisageant le théâtre comme « l'extension contemporaine des traditions des contes oraux », la créatrice se passionne pour la mise en scène de spectacles improvisés. Amoureuse des histoires d'antan, elle enrichit toutefois ses performances d'installations modernes. Supports audio ou vidéo donnent ainsi aux contes traditionnels un éclairage contemporain fondamental, notamment pour les jeunes qui « ont besoin de se sentir impliqués dans le monde dans lequel ils vivent. »

Retour aux sources

Rémunérée pendant ses quatre mois de résidence à la VPL, Columpa a la possibilité de réaliser un projet pilote qui lui tient à cœur. « Je suis intéressée par l'idée d'un processus de création qui emmène l'ancien vers une forme nouvelle », dévoile-t-elle. La conteuse espère utiliser sa propre perception culturelle pour créer des histoires qui résonnent, qui apportent des messages, une morale.

Aboriginal Storyteller in residence permet aussi à la « fille de l'Ouest » un véritable retour aux sources. Installée à Winnipeg depuis plusieurs années, elle souhaite s'inspirer de nouveau des traditions de sa terre d'origine pour développer son travail de création, « être à l'endroit où les histoires vivent. » Elle compte sur l'expertise de conteurs et écrivains locaux, mais aussi sur ses rencontres avec le public vancouvérois pour établir le dialogue qui l'aidera à parfaire son projet final.

Dialogue interculturel

Daniela Esparo, responsable des programmes et de l'apprentissage des adultes à la VPL, est fière de cette initiative inhabituelle qui vise à créer des liens plus étroits entre la bibliothèque et la communauté autochtone: « Nous voulons lui démontrer notre estime pour sa culture, ses traditions et mieux l'intégrer au sein de nos programmes », explique-t-elle.

Mais c'est aussi la dimension de partage de cet héritage au-delà de la communauté autochtone, au cœur du programme, qui a capturé l'intérêt de Columpa : « L'art est un merveilleux moyen pour encourager une compréhension interculturelle », déclare-t-elle. Elle pousse d'ailleurs ses jeunes à se produire régulièrement en dehors des murs de l'école.

La capacité de l'actrice à raconter et à initier la conversation avec le public a séduit Daniela lors du programme d'ouverture : « elle a interprété le conte traditionnel *Et le corbeau vola la lumière* sous forme de pièce de théâtre. Elle nous a tenus en haleine juste avec la force de sa voix et sa façon de s'exprimer », se souvient-elle, confiante pour ses performances à venir.

Si l'on peut voir en elle un modèle, Columpa préfère se considérer comme « l'un de ses nombreux talents » de la communauté autochtone du Grand-Vancouver.

« Ma chance est de bénéficier de cette opportunité qui n'existe que pour une personne », conclut-elle, impatiente de faire résonner la voix de ses traditions dans l'arène publique de la VPL.

Photo de Vancouver Public Library

Columpa Bobb, une artiste autochtone en résidence à la VPL.

Plus d'infos sur le calendrier : www.vpl.ca/events/details/aboriginal_storyteller

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

Les 5 cultures de Vancouver

Photo par Parker Yo, Flickr

La rue Powell durant le festival japonais qui porte son nom.

Le spectre de Japantown rôde toujours

Troisième volet de notre série culturelle, La Source *décrypte ici les origines de la présence japonaise à Vancouver.*

par ALICE DUBOT

Le foisonnement de restaurants de sushis dans les rues de la ville de verre laisserait penser que la communauté japonaise s'inscrit paisiblement et depuis fort longtemps dans le paysage urbain. Or, c'est oublié que 80 % de ces restaurants sont tenus par des non Japonais, et surtout, que *Japantown*, actuellement le *Downtown Eastside*, a été rasé de la carte.

L'ennemi public n°1

Si depuis l'arrivée des premiers migrants japonais en 1868, la discrimination menée par une société à prédominance blanche sévissait, l'attaque japonaise contre la base militaire américaine de *Pearl Harbour* en décembre 1941 a permis de justifier les excès de haine et de persécution à l'encontre de la communauté.

Le slogan « *No Japs from the Rockies to the seas* » arboré par la Colombie-Britannique a conduit à l'internement de 22 000 Canadiens d'origine japonaise dans des camps de fortune, reclus et isolés à plus de 160 kilomètres des côtes. Quelques 4000 personnes choisirent de s'exiler au Japon, leur pays d'origine qu'ils n'avaient alors jamais connu.

Avec la confiscation de tous leurs biens, *Japantown* devînt un village fantôme. « Les progrès de la communauté ont été brutalement anéantis et tout leur a été enlevé, puis vendu », témoigne David Iwaasa de l'Association japonaise des volontaires communautaires. Il a fallu attendre 1949 pour que les Canadiens d'origine japonaise obtiennent le droit de revenir sur la côte…sans rien à l'arrivée.

La détresse sociale des personnes souvent âgées revenues à l'ancien *Japantown* a inspiré la création de l'association en 1974. « Nous nous concentrons sur les besoins sociaux et émotionnels des communautés, en favorisant l'interaction sociale », explique David Iwaasa. Au travers d'ateliers de calligraphie ou de danse japonaises, les traditions servent de prétextes pour renouer le dialogue au sein de la communauté décimée. « Les deuxième puis troisième générations ont tout fait pour s'assimiler et éviter ce qui avait trait à la culture nippone. En cela nous avons très bien réussi à devenir invisible », raille-t-il.

NOTICE TO ALL JAPANESE PERSONS AND PERSONS OF JAPANESE RACIAL ORIGIN

TAKE NOTICE that under Orders Nos. 21, 22, 23 and 24 of the British Columbia Security Commission, the following areas were made prohibited areas to all persons of the Japanese race:—

LULU ISLAND (including Steveston)
SEA ISLAND
EBURNE
MARPOLE
DISTRICT OF QUEENSBOROUGH
CITY OF NEW WESTMINSTER
SAPPERTON
BURQUITLAM
PORT MOODY
IOCO
PORT COQUITLAM
MAILLARDVILLE
FRASER MILLS

AND FURTHER TAKE NOTICE that any person of the Japanese race found within any of the said prohibited areas without a written permit from the British Columbia Security Commission or the Royal Canadian Mounted Police shall be liable to the penalties provided under Order in Council P.C. 1665.

AUSTIN C. TAYLOR,
Chairman,
British Columbia Security Commission

Un avis de l'époque.

Un combat pour les droits humains

Dans les années 1980, l'Association nationale des Canadiens d'origine japonaise se mobilise autour de la reconnaissance des torts commis contre les Japonais entre 1942 et 1949 et l'obtention, chose rare à l'époque, de réparations financières individuelles.

En septembre 1988, elle obtient gain de cause. Les fonds versés à la Fondation du redressement permettront de construire les différents centres culturels nippons à travers le Canada. Le musée national Nikkei de Burnaby en fait partie. « C'est grâce au redressement que nous existons », glisse Nichola Ogiwara, la programmatrice du musée. Et d'ajouter « ces fonds ont permis de faire revivre notre histoire et de la transmettre aux jeunes générations ». Présentement, l'exposition itinérante *A Call for Justice : Fighting for Japanese Canadian Redress (1977–1988)* s'inscrit dans cette lignée, célébrant par la même occasion le 25e anniversaire de l'Entente de redressement.

Photo par Alice Dubot

La devanture du musée national Nikkei de Burnaby.

Ode à *Japantown*

La communauté japonaise de Vancouver a également son musée à ciel ouvert. Le projet *Open Doors* rend hommage aux bâtiments de l'ancien *Japantown* et à ses habitants.

D'avril à août 2011, l'artiste Cindy Mochizuki a élaboré des panneaux retraçant l'histoire du quartier, sous l'égide de la Société du *Festival Powell Street*, du musée national Nikkei et du *Great Beginnings Project* de la ville. « Il s'agissait de créer une mémoire graphique du quartier, de s'inspirer de son histoire afin d'ouvrir le dialogue », commente Cindy.

De l'encre noire sur calque, aux traditionnelles cartes florales japonaises, aux finitions en mosaïque, les éléments de la culture nippone se chevauchent. Une superposition d'estampes, en transparence, qui laissent deviner le cheminement du quartier et les pans de vie balayés par le passé.

Issue de la quatrième génération, Cindy relate que cette histoire fait partie de son identité culturelle : « en tant qu'artiste, c'est quelque chose qui revient toujours à moi, un contenu pour lequel je dois trouver un sens en permanence. » Ce sens, David Iwaasa l'adresse aussi, dans un message à portée universelle : « J'ai espoir que notre combat pourra servir de modèle et inspirera d'autres communautés victimes d'injustices afin d'obtenir la reconnaissance et la compensation financière qu'elles méritent. »

Illustration par Cindy Mochizuki

Les éléments de la culture nippone se chevauchent dans les illustrations.

Dans sa prochaine édition, La Source *retracera les origines de la présence italienne dans la cité de verre.*

Tissus urbains

ROBERT GROULX

Photo de BC Ministry of Transportation

Coquitlam attend toujours le bus et le SkyTrain

Avec l'explosion démographique des banlieues et de leurs nouveaux développements résidentiels, viennent les nouveaux besoins de transports collectifs et d'écoles. *Burke Mountain*, un des nouveaux développements résidentiels de Coquitlam, en est un exemple typique. Il n'y a pas moins de cinq ans depuis que les premiers résidents sont venus s'y installer, et les autobus ne sont toujours pas aux arrêts prévus dans le plan d'aménagement. Pourtant le quartier avait été conçu pour encourager les transports en commun et décourager l'usage d'une deuxième voiture. C'est pourquoi les voies d'accès aux maisons et les entrées de garage ne sont pas assez larges que pour y garer une voiture, me disait récemment le maire Richard Stewart.

La conséquence directe est donc que, las d'attendre l'autobus, les nouveaux propriétaires ont fait comme tous les banlieusards qui n'ont pas facilement accès aux services de Translink, ils ont acheté un deuxième véhicule, allant ainsi totalement à l'encontre de l'idée de départ. Alors comment expliquer cet état de choses ? Et bien comme m'explique le maire Stewart, Translink n'ayant pas d'argent, n'a pas les moyens d'acheter de nouveaux autobus et ceux qui devaient entrer en service à Coquitlam, ont été détournés vers Vancouver. Il y a cependant une petite lueur à l'horizon, puisque finalement UN autobus devrait commencer à rouler sous peu…trois ans après la date prévue et que les autres se feront encore attendre pour quelques années.

Photo de Richard Stewart

Richard Stewart, maire de Coquitlam.

La conséquence est donc que les services de planification de Coquitlam ont revu leurs objectifs de densité pour les prochains développements et reviennent aux modèles qui s'appuient sur les déplacements en auto plutôt qu'en transport en commun.

Mais il n'y a pas que les bus qui manquent à l'appel. Il n'y a pas d'écoles non plus, puisque le *modus operandi* du conseil scolaire est d'attendre de voir combien il y a de pairs d'yeux…avant de commencer la planification d'une école. Le résultat est que non seulement il n'y a toujours pas d'école, il n'y a pas encore de site choisi pour en construire une, alors qu'il y a des enfants (donc des yeux) et des femmes enceintes en nombre partout dans le quartier, puisque ce sont des jeunes familles qui sont venues s'y installer, et que d'autres sont en route.

Cependant en arrivant à Coquitlam on constate tout de suite que les travaux de construction de la ligne *Evergreen* du *SkyTrain* vont bon train. La mise en service est prévue pour l'été 2016, à temps pour les *BC Senior Games* qui auront lieu à Coquitlam. Voilà qui semble prometteur, mais le maire Stewart a vite fait de remettre « les horaires de Translink et de bus à l'heure », parce que s'il n'y a pas d'ici là, de service de bus allant et venant des stations de *SkyTrain* aux nouveaux quartiers résidentiels, peu de citoyens utiliseront le *SkyTrain* pour se rendre au travail, et continueront d'utiliser leurs voitures.

On sent bien la frustration de cet homme politique, qui avoue presque sa déception d'avoir tenté l'expérience de la densification de ses quartiers résidentiels. Le maire a les ressources et l'espace pour construire de nouvelles routes, mais il ne contrôle ni le budget ni les ressources de Translink pour acheter et mettre en service les autobus dont il a besoin.

La question est donc relancée, à savoir qui doit gérer Translink ? Une direction d'hommes d'affaires, non élus, mais qui, à toutes fins pratiques ne peuvent pas développer tous les projets mis de l'avant, (pensez au prolongement du *SkyTrain* à Surrey, et de la station Broadway vers UBC) sans avoir recours à des taxes ou impôts supplémentaires, puisque seuls les tarifs payés par les utilisateurs et les taxes sur l'essence ne suffiront pas ? Ou revenir à la formule d'un conseil constitué d'élus des 22 municipalités de la région métropolitaine de Vancouver. Pour le maire Stewart, la réponse est claire et rapide. « Nous sommes élus pour gérer nos municipalités. Je ne voudrais pas voir 22 maires tentant de gérer Translink d'un coin de leur bureau. Nous ne sommes pas élus pour çà. »

Voilà qui, en quelques traits rapides, pose bien le dilemme des nouvelles banlieues et des nouveaux quartiers résidentiels des banlieues existantes de la grande région de Vancouver; où trouver l'argent nécessaire pour le développement d'un système de transport en commun rapide, efficace et essentiel, pour desservir une population qui continue de s'éloigner de Vancouver ?

Regardez dans vos poches !

Service Canada se rend à Whistler!

Service Canada rassemble sous un même toit des renseignements sur les programmes et les services du gouvernement du Canada. Venez rencontrer l'un de nos agents qui vous orientera vers les programmes et les services dont vous avez besoin.

Dans les points de services mobiles, Service Canada offre :

- un service courtois et professionnel;
- un accès par Internet à de l'information et à des outils;
- des renseignements sur divers programmes et services dont le Régime de pensions du Canada, la Sécurité de la vieillesse, l'assurance-emploi, le Travail partagé, le relevé d'emploi sur le Web, le numéro d'assurance sociale, les programmes d'aide à l'emploi, le Programme des travailleurs étrangers temporaires et la Subvention canadienne pour l'épargne-études.

Service Canada vous accueillera à l'endroit suivant :

Chambre de commerce de Whistler
4230 Gateway Drive, salle 201
Whistler (Colombie-Britannique) V0N 1B4

Heures d'ouverture :
le mercredi 6 novembre 2013, de 9 h à 15 h 30

Vous pouvez également visiter notre Centre Service Canada situé au :
1440, rue Winnipeg, Squamish (Colombie-Britannique) V8B 0B2

Pour plus de renseignements :
Cliquez servicecanada.ca
Composez le 1 800 O-Canada (1-800-622-6232)
(ATS : 1-800-926-9105)
Visitez un Centre Service Canada

Service Canada
Au service des gens

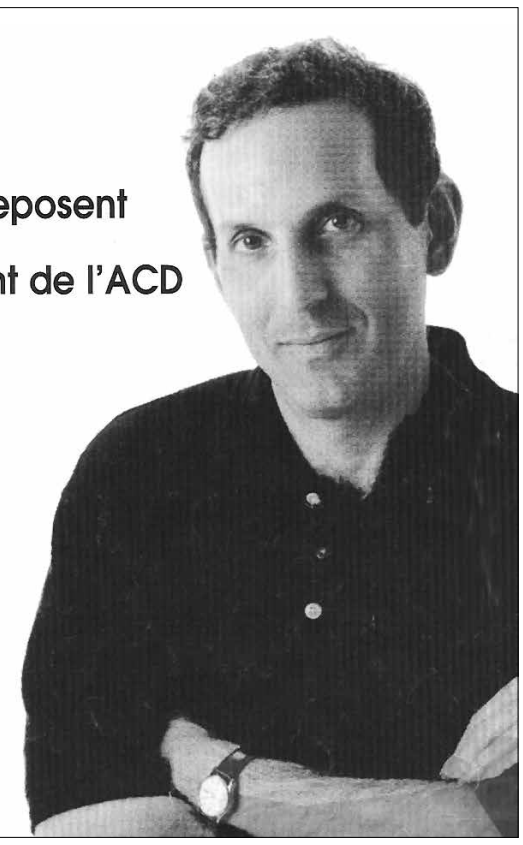
CORNE DE L'AFRIQUE
U·R·G·E·N·C·E
DÉVELOPPEMENT ET PAIX
1 888 664-DEVP

"Vaincre le diabète et le traiter reposent sur la recherche. Le financement de l'ACD fait d'un rêve, une réalité."

Docteur Daniel Drucker, scientifique

AIDEZ UNE CONNAISSANCE.
COMPOSEZ LE 1-800-BANTING

CANADIAN DIABETES ASSOCIATION | ASSOCIATION CANADIENNE DU DIABÈTE
www.diabetes.ca



Joignez-vous à La Source

Nous sommes à la recherche de: graphistes, photographes, illustrateurs, journalistes et secrétaires de la rédaction

Veuillez nous envoyer votre curriculum vitae, une lettre de motivation et un échantillon de votre travail. info@thelasource.com

www.thelasource.com Twitter/Facebook: thelasource

GUILLAUME DEBAENE

PIERRE VERRIÈRE

Espace francophone

Chambre de commerce francophone

Un premier gala pour souligner le dynamisme des entreprises

par GUILLAUME DEBAENE

Chaque changement de dizaine s'accompagne souvent de son lot de réflexions. A l'heure de souffler ses trente bougies, la Chambre de commerce francophone n'échappe pas à la règle. A l'occasion de son anniversaire, elle tiendra en effet le premier gala de son histoire le 20 novembre prochain à l'Université Golf Club de Vancouver. Le prix de la Palme bleue, nom associé à la francophonie mondiale et à l'idée de persévérance, permettra ainsi à la Chambre de se mettre au niveau de ses homologues comme en témoigne son Président Térence Doucet: « Les organismes similaires au nôtre ont souvent une soirée annuelle qui vise à souligner le dynamisme et le succès des entreprises de leur communauté. Avec ce gala, l'objectif est d'avoir une Chambre qui soit forte. » Deux prix viendront ainsi récompenser l'entreprise de l'année et la meilleure nouvelle entreprise du Grand-Vancouver métropolitain. Une façon pour la Chambre de commerce de consolider son rôle auprès des acteurs économiques locaux tout en renforçant les liens.

Une entité utile

Forte d'une centaine de membres, la Chambre a selon son Président connu « des hauts et des bas » depuis sa création mais se porte à l'heure actuelle plutôt bien. « D'autres provinces hors Québec n'ont d'ailleurs aucune Chambre de commerce et doivent se contenter de structures associatives », confie Térence Doucet. Egalement à la tête d'une entreprise spécialisée dans le graphisme, il met en avant l'utilité des *six-à-huit* proposés chaque mois « afin de donner de bons conseils aux entrepreneurs ». Conseillère financière à son nom, Suzanne Jacob n'hésite d'ailleurs pas à se rendre à Vancouver pour y assister : « Même si j'habite à White Rock, le fait de participer à ces rencontres de façon régulière permet de tisser des liens avec les personnes présentes et de travailler son réseautage. » Au-delà de ces réunions, d'autres services et avantages sont également réservés aux membres tels que des rabais sur des locations de voitures et des commandes de fournitures ou encore une assistance en comptabilité. Cependant, un effort en matière de communication reste probablement à mener pour les faire connaitre au plus grand nombre. Gérant d'un salon de coiffure sur la 2ème avenue, Yves Laflamme reconnaît le rôle joué par la Chambre mais avoue « ne recevoir aucune information de leur part et ne pas être au courant de ce qu'elle propose. »

Un potentiel et un changement de mentalité

Avec près de 6500 entreprises qui proposent des services en français en Colombie-Britannique, le potentiel est toutefois présent, en particulier à Vancouver et à Victoria où résident 80% des francophones de la province. Parmi eux, des entrepreneurs aux profils différents de ceux du Québec : « En moyenne, les entrepreneurs francophones de Colombie-Britannique sont un peu plus âgés car ils ont souvent attendu de bien maîtriser l'anglais avant de se lancer », explique Térence Doucet. En majorité originaires du Canada français, ils ont pour la plupart accompli des études supérieures et sont à la tête de petites et moyennes entreprises qui proposent des services bilingues. Térence Doucet se montre confiant quant à l'avenir économique de la communauté francophone : « Le Français est de plus en plus utilisé et surtout appris dans les écoles. De plus, avec l'augmentation régulière du nombre de francophones qui viennent s'installer dans la province, la main-d'œuvre est déjà présente et la relève assurée. » Une confiance qu'il associe également à un changement de mentalité qu'il a pu observer depuis son arrivée dans la province il y a quinze ans : « Les francophones

Photo de Térence Doucet

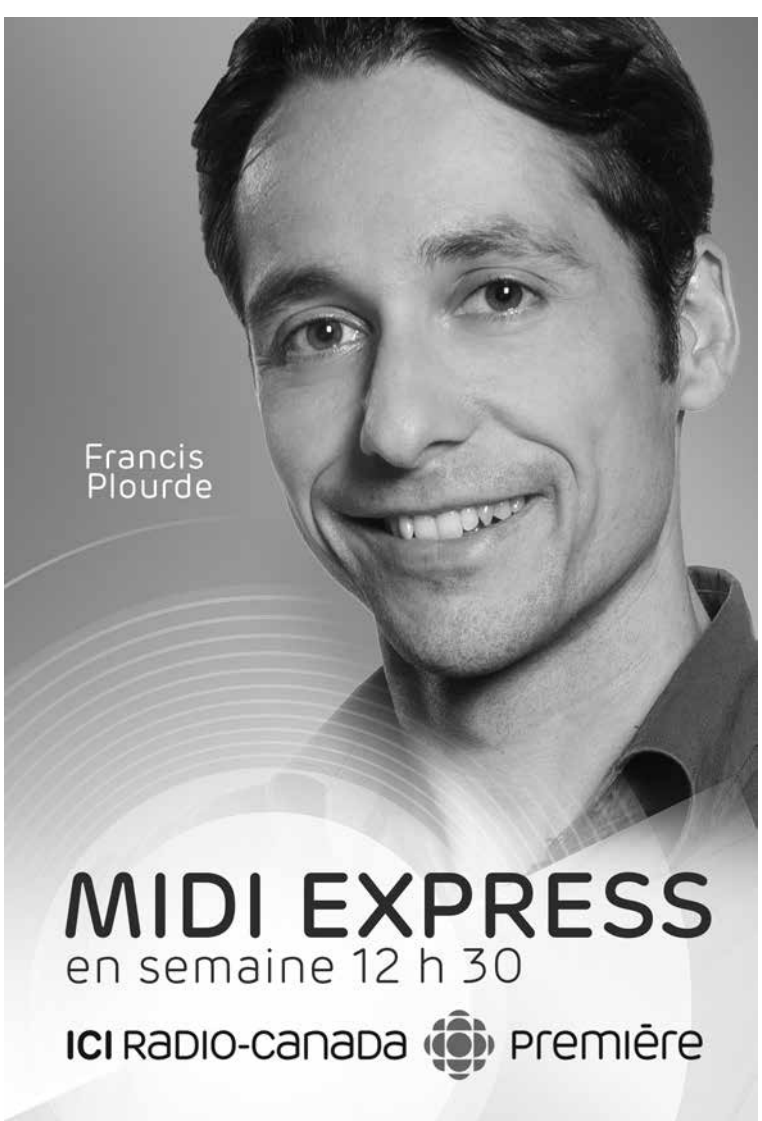
Térence Doucet, président de la Chambre de commerce francophone de Vancouver.

n'ont pas tendance à se regrouper pour vivre dans le même quartier comme peuvent le faire d'autres communautés. Pendant longtemps, ils ont fait l'erreur de ne pas s'unir de peur de ne pas pouvoir s'intégrer suffisamment dans le milieu anglophone. Désormais, ils se rapprochent de plus en plus et développent un sentiment d'appartenance à la communauté tout en restant bien évidemment très ouverts. »

Le gala aura lieu le mercredi 20 novembre 2013, à l'Université Golf Club de Vancouver (UBC) de 19h à 21h. Evènement ouvert à tous.

Candidatures acceptées jusqu'au 30 octobre en contactant : administration@ccfvancouver.com

Billets achetés avant le 30 octobre
Membres: 45$, Non-membres: 50$
Billets achetés après le 30 octobre
Membres: 55$, Non-membres: 60$



Les acteurs de la francophonie

« Vancouver en Français », un phare pour la communauté française

par PIERRE VERRIÈRE

La rubrique *Espace francophone* s'intéresse aux acteurs de la francophonie en Colombie-Britannique. Cette semaine nous nous intéressons à l'association *Vancouver en Français* (Vef) à but non lucratif qui promeut la culture française et accompagne les nouveaux arrivants dans leur intégration.

Depuis sa création en 2010, l'association *Vancouver en Français* est devenue le point de repère des nouveaux arrivants français qui débarquent chaque année plus nombreux dans la métropole. Son public est principalement constitué de PVTistes, ces jeunes qui ont tenté l'aventure en profitant du désormais *Permis Vacances Travail* qui donne le droit de rester douze mois au Canada et dans d'autres pays.

Pour ceux d'entre eux qui choisissent l'Ouest et Vancouver plutôt que le Québec, l'Association *Vancouver en Français* leur donne les outils pour réussir leur intégration. Pour cela elle organise des ateliers pratiques mensuels. Ils permettent d'apprendre autant à rédiger un CV canadien, à réussir un entretien d'embauche qu'à apprendre à se faire des amis canadiens.

« L'une de nos forces est que sachant qu'une grande majorité de nos clients sont Français, nous avons choisi d'aborder nos ateliers sur le thème de la comparaison avec la France », explique Sophie Aubugeau, la présidente de l'association, elle même ancienne PVTiste arrivée à Vancouver en 2006 et jamais repartie depuis. « La plupart des Français qui arrivent ici ne connaissent que le modèle français, qu'il soit économique ou social et nous les accompagnons pour éviter le choc culturel qui est bien réel au Canada ».

En dehors des ateliers destinés à faciliter l'intégration des nouveaux arrivants, l'association est également derrière plusieurs manifestations qui émaillent le calendrier culturel francophone. La Fête de la musique dont le succès grandit chaque année, de même que le barbecue organisé traditionnellement pour le 14 juillet et d'autres évènements réunissent la communauté française de Vancouver.

Reste que toute cette organisation est gérée par une poignée de bénévoles avec les difficultés que cela implique. « Sept bénévoles constituent le conseil d'administration et nous pouvons compter sur 35 à 40 bénévoles au total », explique Sarah Marty, vice-présidente et directrice générale de l'association. En trois ans, *Vancouver en Français* a pourtant fait du chemin et a su trouver son propre modèle selon ses responsables. « Nous répondons à une véritable demande alors que les Français affluent de plus en plus ici à Vancouver », souligne Sophie Aubugeau.

En 2012, l'association a établi son indépendance totale en se dissociant complètement du réseau *Français du Monde* auquel elle était affiliée.

« Nous tenions à être apolitique, c'était notre priorité et c'est ce qui a motivé notre séparation avec *Français du Monde* qui s'était clairement positionné pour un camp politique lors des élections présidentielles françaises de 2012 », explique Sophie Aubugeau. L'antenne vancouvéroise du réseau *Français du Monde* continue d'exister via sa page Facebook mais ne jouit pas de la même visibilité que son homologue.

« Aujourd'hui, ce qui a changé c'est que les gens nous contactent de plus en plus depuis la France, ils font leurs recherches et nous connaissent avant même d'arriver », reconnaît Sarah Marty. Ils ont aussi souvent un projet économique établi et se tournent vers nous pour des questions précises, ce ne sont plus de simples aventuriers.

Une réalité à laquelle a dû s'adapter *Vancouver en Français*, qui joue plus que jamais un rôle de phare parmi la petite communauté des Français de Vancouver.

Le mardi 29 octobre de 18h à 20h, *Vancouver en Français* organisera une soirée en compagnie d'experts afin de rencontrer les nouveaux arrivants et d'apprendre à réseauter. L'évènement aura lieu au studio 700 à Radio-Canada, 700 rue Hamilton.

Francophone du mois

Roger Mpania : Au Canada par défaut, à Vancouver par choix

« Au départ, je souhaitais poursuivre mes études aux Etats-Unis ou à Londres mais ce n'était pas possible alors mes parents m'ont envoyé au Canada. Pour moi, ça signifiait la neige.»

Originaire de France, le parcours de Roger Mpania, aujourd'hui avocat à Vancouver, s'est aussi forgé dans les voyages. Arrivé à Montréal au début des années 1980 à l'âge de dix-huit ans, le jeune homme rejoint un collège français avant d'intégrer Polytechnique. Les études sont là, pas le travail. « A l'époque, il était difficile de trouver un emploi, même un petit boulot. »

En quête d'une meilleure situation, il déménage en Californie en 1983 et s'épanouit très vite en tant qu'associé dans une banque. « Je voyageais beaucoup à travers les Etats-Unis pour le travail et j'habitais à côté d'Hollywood. Tout se passait très bien pour moi. Je vivais dans un pays où tout était possible, qu'importe vos origines. » Hélas, la situation se complique en 1992 à la suite des émeutes raciales de Los Angeles et l'américain d'adoption choisit finalement de rejoindre son père à Montréal. Retour à la case départ. Pas pour longtemps.

Montréal la sulfureuse, Roger Mpania garde en mémoire Vancouver l'apaisée. Venu visiter la ville quelques années plus tôt, il tombe alors sous le charme des montagnes et de la végétation. « En plus, je trouvais que l'accent était le même que celui des californiens ! », s'amuse-t-il. Le point de chute est alors trouvé et il vient s'y installer en 1995. Après quelques tentatives dans les affaires, il décide d'entamer des études de droits qui le mèneront pendant quelques années au Nouveau Brunswick avant de passer ses examens avec succès.

Etabli à Vancouver depuis maintenant plusieurs années, il plaide aujourd'hui la cause de ses clients…et probablement aussi de la Californie au moment d'évoquer le plus bel endroit de la terre.

GUILLAUME DEBAENE

Rencontre

Leo Cunanan Jr. : « L'art est un défi »

par MARION ARNAU

À la question « Qui êtes-vous ? », Leo Cunanan répond : « Je suis un artiste. »

Tiens, c'est amusant. Je m'attendais à une présentation plus classique, du genre : « je suis un canadien d'origine philippine. Je suis musicien et je joue en Colombie-Britannique avec mon groupe depuis plus de 20 ans. Je suis peintre et j'ai été sélectionné par le jury de la Fédération des Artistes canadiens pour participer à la 4e édition de l'exposition AIRS qui a lieu jusqu'au 27 octobre. » Mais Leo Cunanan ne fait rien comme tout le monde.

> Cette toile, tout comme ma participation à cette exposition, c'est un défi que je me suis lancé.
>
> *Leo Cunanan Jr., artiste*

Revenons au début de l'histoire : j'étais sur Granville Island et je suis tombée sur cette petite galerie en verre qui ressemble à un bateau. Curieuse, j'ai navigué quelques instants entre les cinquante tableaux, comme autant de perceptions différentes du monde, jusqu'à ce que mon regard s'arrête sur une nature morte au titre accrocheur : *Boy's best friend*.

Je suis émue par cette toile qui révèle une version tendre et nostalgique des garçons (vous savez, ce côté d'eux qu'ils prennent grand soin à dissimuler). Je regarde ce tableau, et j'ai l'impression d'ouvrir une boite à souvenirs, quelque chose qui ramènerait à l'enfance de cet homme dont j'ignore encore tout. Qui est donc cet artiste dont je n'ai jamais entendu parler ? Je m'empresse de demander à Mila, qui tient la galerie : « le meilleur moyen de le savoir », me dit-elle, « est de le rencontrer directement. »

Photo de Leo Cunanan Jr.

Leo Cunanan Jr. explore aussi l'art musical.

Il ne faut pas me le dire deux fois : dès le lendemain, je donne rendez-vous à Leo pour parler de sa toile. Avant de lui poser ma première question, je le regarde préparer son café : il y ajoute de la crème, un peu de lait, de la vanille, beaucoup de cannelle. Il mélange une fois, réajuste avec un peu de sucre, mélange encore. Je crois qu'on y est, son café est prêt : on dirait de la crème dessert. Je fais donc la rencontre officielle de Leo Cunanan – l'artiste et l'enfant du tableau.

La Source : *Bonjour Leo. Qui êtes-vous?*

Leo Cunanan : Je suis (il hésite un instant) … un artiste. J'ai essayé de me définir autrement, mais… je ne peux pas, c'est ce que je suis!

Comment êtes-vous passé de la musique à la peinture ?

Par accident. J'ai toujours aimé dessiner, mais je suis un musicien. Ce n'est qu'en 1991 que j'ai pris mes premiers cours d'arts graphiques. Je voulais apprendre la technique, mais ça n'avait rien à voir avec l'art. Et puis j'ai rencontré l'artiste philippin Sym Mendoza. Cet homme a cru en moi, et il m'a appris bien plus que ce que j'attendais : au-delà de la technique, il m'a ouvert les portes de l'art. Tu vois le film *Karate Kid,* avec le mentor qui est toujours là pour encourager son élève ? Notre relation est la même !

Aujourd'hui, je suis passionné par la peinture, comme je le suis par la musique. Et ces deux disciplines s'enrichissent mutuellement : à mesure que j'approfondis mes connaissances de l'une, je vais plus loin dans la pratique de l'autre.

Pourquoi cette toile, pourquoi ce titre ?

Cette toile, tout comme ma participation à cette exposition, c'est un défi que je me suis lancé. Je ne suis pas habitué à travailler en couleurs, et j'ai tendance à préférer les portraits. Là, c'est une composition autour d'une statuette que ma mère m'a offert il y a longtemps (Un souvenir d'enfant ! J'avais vu juste ! NDLR). J'avais envie d'essayer, pour voir si je pouvais faire quelque chose de cette relation entre le petit garçon et son meilleur ami, son chien. Et mon tableau a été sélectionné – je n'en reviens pas !

Photo de Leo Cunanan Jr.

Boy's best friend *par Leo Cunanan.*

Qu'est-ce qui vous inspire ? Quel est votre processus de création ?

Le défi. Je veux apprendre toujours plus, et voir ce que je peux faire, voir jusqu'où je peux aller.

Je cherche aussi à donner du sens à mon art. Je joue dans un groupe, mais je joue aussi dans une église – et c'est cette musique-là qui a le plus de sens pour moi. Je suis inspiré par des artistes comme Sym, ou encore Gustav Klimt que j'adore. Mais je suis aussi inspiré par Jésus. Je rêvais de cet homme lorsque j'étais enfant. Il représente la vie, et l'espoir. Il est mon modèle.

Pensez-vous que votre art est influencé par vos origines philippines ?

Pendant très longtemps, je me suis détourné de mes origines. Je me sentais complètement canadien. Mais je réalise que plus je m'intéresse à l'art, plus je me rapproche de ma culture philippine : c'est Sym qui m'a appris tout ce que je sais sur l'art. Et il est philippin ! A travers lui, j'ai également rencontré un artiste tatoueur qui m'a fait connaître l'art tribal du tatouage aux Philippines. Je ne savais même pas que c'était un art là-bas. Maintenant pour la première fois, j'ai envie d'y aller pour en savoir plus sur mon propre pays.

Pensez-vous avoir un rôle à jouer au sein de cette communauté philippine à laquelle vous appartenez ?

Oui. Déjà, je suis fier d'être le graphiste et l'éditeur de l'annuaire professionnel de la communauté canadienne philippine. Je sais à quel point il est dur d'immigrer dans un nouveau pays, et nous aidons ces gens pour que leur arrivée ici se passe pour le mieux. Et puis, je suis vraiment heureux d'avoir été sélectionné pour l'exposition AIRS. Je suis le seul philippin représenté, et cela me rend fier ! Je voudrais être un exemple positif pour tous ces gens, leur montrer que leur origine ne doit pas être un frein à leur ambition.

Photo de Leo Cunanan Jr.

Leo Cunanan Jr. avec son mentor Sym Mendoza.

En savoir plus sur Leo Cunanan:
Federation of Canadian Artists
1241 Cartwright St., Vancouver
www.artists.ca.
www.leocunanan.com
www.dahongpilipino.ca
www.mistralstorm.com

L'exposition se poursuit
Jusqu'au 27 octobre 2013

Suite "Celtitude" de la page 1

La culture celte englobe aussi la fête de la Saint-Patrick célébrée autour de l'équinoxe du printemps. Des évènements musicaux et festifs animent alors le quartier de Granville. « La tendance veut que les compatriotes se rapprochent davantage de leur culture en terre étrangère », livre Mary Hatch. La musique en fait partie !

Coutumes et traditions bretonnes

Tandis qu'une confrérie anime la communauté anglophone celte, la communauté bretonne, plus restreinte, évolue à l'écart, loin des regards… Originaire de Bretagne, Nathalie Galin est gérante d'une crêperie de sa région. C'est sa grand-mère qui lui a appris à faire les crêpes dans la pure tradition bretonne. Sa mère, Marie, âgée de 76 ans, évoque avec nostalgie les coutumes perdues au fil du temps. Elle se souvient de son origine paysanne et lance d'une voix emplie de souvenirs : « je me rappelle encore des bals et des veillées en hiver chez les voisins où l'on dansait et chantait, la semaine précédant Noël et celle la succédant. »

Angélique Nonorgue, jeune bretonne installée à Vancouver, retrouve quant à elle la culture du pays autour des saveurs de sa région que ses proches lui envoient de temps en temps, et qu'elle partage avec quelques compatriotes.

Si cette culture reste méconnue ici, en Bretagne les traditions sont fidèlement maintenues, au travers notamment du Fest-Noz, fameux évènement breton et du non moins célèbre gâteau breton, le Kouign Amann.

Toutefois, la langue gaélique semble renaître de ses cendres. Le fleurissement des écoles au Canada comme les cours privés à Vancouver atteste d'un vif intérêt pour cette langue, sur lequel le *Irish News Broadcast* met d'ailleurs l'accent. Marie Galin et Mary Hatch s'enthousiasment.

Au-delà du voile du mystère

L'histoire veut que le Samhain (prononcé [sow-in]) ou Halloween soit le Nouvel An des sorcières. Rien à voir cependant avec les sulfureuses sorcières de la série télévisée *Charmed* ou les prouesses d'*Harry Potter*. Il s'agit d'un moment solennel, où, en toute simplicité, les sorcières rendent hommage à la déesse de la terre. La légende raconte que la nuit du Samhain, le voile qui sépare le monde des vivants et celui des morts s'amenuise. Les ancêtres se retrouvent alors du côté du monde terrestre et la danse du spiral exécutée pour l'occasion leur confère un pouvoir magique.

Au milieu de l'euphorie d'Halloween, en plein centre-ville, le petit cercle de sorciers va s'adonner cette année encore à perpétuer la coutume, celle de protéger la terre nourricière et de l'entourer d'un cercle de paix.

Jeune initiée sorcière, Hestia (qui signifie déesse grecque du cœur), ouvre la porte du mystère : « contrairement à ce que l'on peut penser, ce n'est pas du spectacle visuel… C'est un travail intérieur. Tout se trouve au niveau des sentiments. Nos regroupements consistent à amplifier l'énergie. Et nous la dirigeons vers sa source : la terre, comme les feuilles d'automne qui l'épousent pour la nourrir. Nous créons un espace sacré, entrons en communion avec l'univers afin d'y dégager des ondes positives. »

Comme disait Richard Wagner, célèbre compositeur et philosophe allemand, la joie n'est pas dans les choses, elle est en nous !

PASCAL GUILLON

L'effet Bilbao, mythe et réalité

Le Musée Guggenheim de Bilbao est une œuvre architecturale fantastique. Si je ne l'avais pas vu maintes fois en photo, je n'aurais sans doute jamais pensé venir dans cette ville du Pays basque espagnol. Si l'extérieur m'a plu, les œuvres présentées à l'intérieur m'ont plutôt déçues. Peu importe, je ne suis pas critique d'art. Mais je suis bien venu dans cette ville à cause du musée, ce qui est exactement ce que voulaient ceux qui ont eu l'idée de transformer cette ville industrielle en déclin en destination touristique de renommée internationale.

C'est cela « l'effet Bilbao » tant de fois décrit dans les médias. Seulement, à vouloir faire court et simple, les journalistes ont parfois tendance à trop simplifier au risque de raconter une belle histoire qui n'est pas tout à fait vraie. C'est, je crois, le cas de l'histoire du Musée Guggenheim de Bilbao. Si l'on en croît bon nombre d'articles sur la question, l'histoire est à peu près comme suit: il était une fois une ville espagnole qui vivait de l'industrie lourde, notamment la sidérurgie et les chantiers navals. Du jour au lendemain, la mondialisation a fait disparaître ces industries et Bilbao est devenue un exemple de désindustrialisation, de chômage et de désespoir. Mais voilà que des élus locaux, visionnaires et cultivés, ont fait appel à la Fondation Guggenheim qui leur a construit un beau musée. En un coup de baguette magique artistique, les anciens ouvriers de la sidérurgie se sont reconvertis dans le tourisme.

Photo par Pascal Guillon

Le Musée Guggenheim de Bilbao.

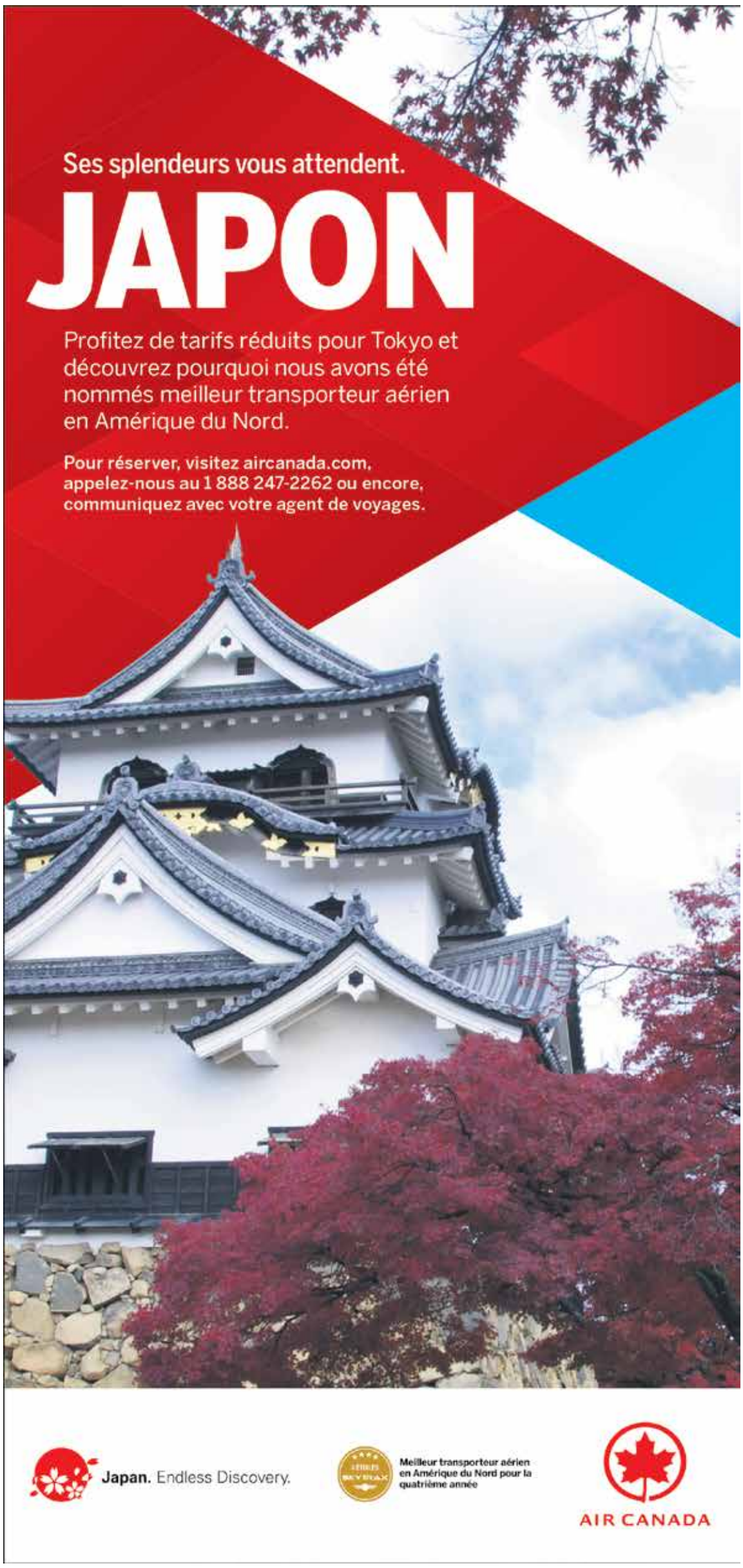
Il y a du vrai dans ce beau conte de fée. Mais vous vous doutez bien que la réalité est un peu plus compliquée que cela. Dix ans avant la création du musée, les autorités municipales et celle de la région autonome du Pays basque espagnol ont lancé des méga-travaux publics pour transformer la région métropolitaine de Bilbao. Il a fallu démolir les friches industrielles, créer des autoroutes reliées au réseau autoroutier européen, construire un aéroport, une nouvelle gare, un système de tramway et rénover les beaux vieux bâtiments datant de l'époque où Bilbao était l'une des plus riches villes d'Espagne. Ce n'est qu'après ça que le gouvernement local a eu l'idée d'approcher la fondation américaine Guggenheim qui songeait à ouvrir un musée en Europe. C'était courageux de la part de ces élus qui ont pris le risque d'aller de l'avant avec ce projet sans s'engager au préalable dans des interminables débats visant à savoir combien de votes pourraient être gagnés ou perdus dans cette aventure. Le pari n'était pas gagné d'avance. Il y a eu des manifestations de chômeurs en colère qui demandaient de l'aide concrète plutôt que de « gaspiller » l'argent public dans l'espoir d'attirer quelques touristes. Peu de temps avant l'ouverture du musée, en octobre 1997, les médias locaux répétaient sans cesse que ce projet fou était voué à l'échec.

Mais le projet a été un succès puisqu'il a changé l'image de Bilbao et attire chaque année près d'un million de touristes. 4500 emplois auraient été crées directement et indirectement par le Musée Guggenheim de Bilbao. Il faut dire tout de même que ces emplois dans le tourisme sont nettement moins rémunérateurs que les emplois qui ont disparu dans les industries lourdes et que bon nombre de visiteurs ne passent que quelques heures dans la ville sans y dépenser beaucoup d'argent. Il n'empêche que le formidable bâtiment de l'architecte Frank Gehry a réussi à changer l'image de la ville.

Mais ceux qui exagèrent l'effet Guggenheim ont tendance à dire qu'il suffit de construire un super musée des Beaux-Arts pour transformer une ville, comme si cette transformation n'était pas aussi l'aboutissement de tous les travaux entrepris par Bilbao dix ans avant même l'arrivée du musée. Ainsi, depuis plus de dix ans, de nombreuses villes tentent de bénéficier elles aussi d'un coup de baguette magico-artistique à la Bilbao. Dans le nord de la France, Lens ouvre une succursale du Louvre. À Metz, c'est le Centre Pompidou alors que le Tate ouvre un musée à Liverpool. Il reste à voir si le « miracle » basque va se renouveler. Déjà, plusieurs villes ont échoué là où Bilbao a réussi. C'est le cas de Aviles, en Espagne, où le centre culturel international a dû fermer provisoirement un an après son inauguration, n'ayant pas eu les moyens financiers pour organiser des expositions artistiques d'envergure. À Saint-Jacques de Compostelle, l'ouverture de la Cité de la culture a été un échec également.

Pourtant, l'effet Bilbao fait rêver. La mairie de la ville affirme avoir reçu une cinquantaine de délégations gouvernementales au cours des six premiers mois de l'année. Dans bien des cas, un beau musée d'envergure internationale est la cerise sur le gâteau, mais il ne suffit pas d'une cerise pour faire un gâteau. Un musée est rarement suffisant pour transformer une ville.

Par contre une ville comme Vancouver, qui a déjà beaucoup à offrir du point de vue touristique, pourrait peut être bénéficier d'une superbe galerie des Beaux-Arts; cela donnerait aux visiteurs une raison de rester dans la ville un peu plus longtemps et donc d'y dépenser un peu plus d'argent. En plus d'être un atout économique, ce serait un facteur d'amélioration de la qualité de vie des résidents. Mais à Vancouver, où il faut un quart de siècle de débats avant d'aller de l'avant pour l'extension d'une ligne de métro, un projet audacieux tel que celui de Bilbao n'est sans doute pas pour bientôt.



La Source est à l'écoute

La rédaction de La Source est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

info@thelasource.com

www.thelasource.com Twitter/Facebook: thelasource

Critique du livre

« The Path of Names » par Ari Goelman

The Path of Names : Un *thriller fantasy* détonant, sur fond d'ésotérisme et de mystique juive, qui renouvelle la fiction jeunesse du genre. A lire d'urgence en cette période d'Halloween où les fantômes et les monstres sont à l'honneur !

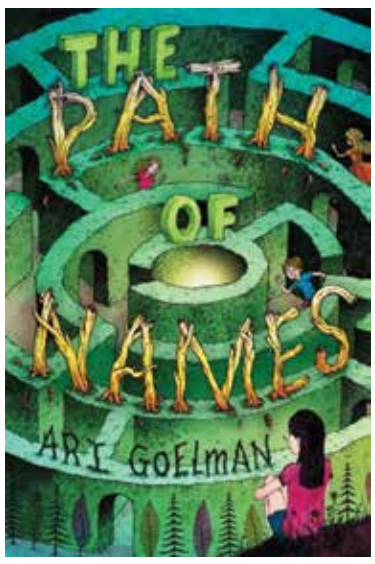
par EMILIE PRUNIER

Dahlia Shulman, 13 ans, n'a pas envie d'aller passer trois semaines à Camp Arava, un camp d'été pour enfants juifs. Les balades dans la nature, les chansons en hébreu, les histoires de filles et son frère comme animateur, très peu pour elle! Ce qui l'intéresse, c'est la magie et les maths. C'est donc à contrecoeur qu'elle accepte de s'y rendre, contre la promesse faite par ses parents de l'inscrire à un club de magie plus tard pendant l'été.

Mais à peine arrivée à Camp Arava et déjà d'étranges évènements se produisent, à commencer par ces deux jeunes filles qu'elle voit apparaître puis traverser les murs. Dahlia se plaît à croire qu'il s'agit là d'un bon numéro d'illusionniste réalisé par des passionnés de magie comme elle... jusqu'à ce qu'elle réalise qu'elle seule peut les voir ! Dans le même temps, elle commence à avoir des rêves et des visions, étrangement réalistes, à propos de David Schank, un étudiant yeshiva des années 1940, pourchassé par une société secrète pour avoir découvert le soixante-douzième nom sacré de Dieu. Elle se découvre alors une connaissance insoupçonnée de l'hébreu, de la Kabbale et de la Gematrie – la numérologie juive. Dahlia se rend vite compte qu'il y a beaucoup plus derrière tout cela que de simples tours de passe-passe et que des forces réellement troublantes agissent autour d'elle.

Que cherchent à lui dire les fantômes des fillettes ? Quel est le lien avec ce David Schank, mort il y a plus de soixante-dix ans, et dont l'esprit, elle le sent, vient la posséder ? Et qu'en est-il de cet étrange labyrinthe perdu dans les bois dont Barry, l'inquiétant gardien du camp, défend farouchement l'entrée ? Dahlia se retrouve un peu malgré elle sur les traces d'une énigme kabbalistique. Une seule chose est sûre : la clé se trouve dans le labyrinthe...

Ari Goelman signe, avec *The Path of Names,* un premier roman jeunesse très prometteur qui entraîne le lecteur dans une aventure haletante, originale et bien menée. Alternant entre le monde contemporain très terre-à-terre des camps de vacances jeunesse juifs-américains et celui des intellectuels juifs dans le New York des années 1940, il fait entrer en collision deux mondes que tout sépare. « Encore une de ces productions à la Harry Potter qui inondent le marché ? » penserez-vous ? Eh bien détrompez-vous ! Goelman revisite avec brio les histoires de camp de vacances et de fantômes classiques en y ajoutant



une bonne dose de mysticisme et de folklore juifs. Car soyons honnêtes : les romans jeunesse contemporains ancrés dans la tradition juive, autres que la littérature de l'Holocauste ou abordant le lien avec Israël, sont plutôt rares. Si les références à la culture et à la religion juives abondent, sans pour autant se faire dogmatiques, nul besoin d'être initié pour pouvoir suivre l'histoire, même si un petit lexique des termes religieux aurait pu être utile. Le livre est une excellente opportunité de s'ouvrir différemment à une nouvelle culture et rien que pour cela, il mérite le détour.

En outre, les dialogues sonnent juste et les personnages incarnent la diversité de notre société : l'héroïne Dahlia, notamment, est loin du stéréotype de l'adolescente en crise, qui ne s'intéresse qu'aux garçons et à la mode - ce rôle est réservé à quelques personnages secondaires. Au contraire, c'est une jeune fille indépendante, curieuse et obstinée, qui réussira sa mission grâce à ses capacités intellectuelles et sa débrouillardise. Un message fort et important pour des lectrices adolescentes dans une société qui tend à juger les femmes avant tout par leur physique.

The Path of Names se distingue aussi par la complexité et la sophistication de son intrigue : alors que Dahlia évolue avec ses tours de passe-passe, Ari Goelman fait de même métaphoriquement en détournant constamment l'attention de son héroïne avec les petits problèmes quotidiens du camp – les filles pestes, la rivalité avec son frère, les rumeurs amoureuses, l'étrange gardien que personne n'ose approcher – tout en la menant là où il veut la conduire : au cœur du mystère, dans le labyrinthe. Ces tours et détours, auxquels viennent s'ajouter le va-et-vient entre les deux mondes, font de l'intrigue un véritable labyrinthe qui tient le lecteur en haleine du début à la fin. Les jeunes lecteurs de 10 à 12 ans pour lesquels le livre a été écrit pourraient néanmoins s'y perdre. Je le recommande donc plutôt à un lectorat un peu plus mature et expérimenté – 13 ans et plus – qui saura mieux en apprécier les subtilités. Seule réserve donc envers ce *thriller fantasy* original et palpitant, dont l'auteur, en prime, est établi à Vancouver.

Une perle locale à ne pas manquer, surtout en cette période d'Halloween, où le surnaturel et les fantômes sont à l'honneur.

➤ *Suite "Verbatim" de la page 1*

cet instant. En réalité, le matin, dans cette rame de métro, nous assistons très certainement une forme de représentation mondiale, et de là proviennent des connaissances des quatre coins du globe.

Nous avons l'unique mission de découvrir les moyens d'accéder à ce savoir. Nous nous trouvons actuellement à un carrefour historique où nous devons choisir le chemin pour y parvenir. J'ai fait l'expérience de deux sociétés diverses que l'on peut comparer l'une à l'autre, avec des résultats vraisemblablement différents.

Il y a tout d'abord l'Angleterre (l'endroit où j'ai grandi). Là-bas, il y a une forte culture hégémonique de la terre d'accueil qui définit très clairement son mode de fonctionnement. Bien que cela ne soit pas dit haut et fort, la réussite de l'immigrant dépend presque entièrement de sa capacité d'assimilation. Je dois l'admettre, la culture anglo-saxonne vieille de plusieurs siècles a pu parfois fournir des lignes directrices claires pour s'y établir et y vivre, mais la complexité de ces règles a atteint un niveau critique dans le monde contemporain et c'est actuellement une société très stratifiée.

À Vancouver et au Canada de manière générale, même si nous ne pouvons affirmer qu'il n'existe aucune culture dominante ou majoritaire, ses contours sont flous et la définition de la réussite y est plus flexible. Il y a une maxime que j'ai souvent entendu quand je suis arrivée. Elle dit que « nous sommes tous des immigrants. » Cela ne veut pas dire que la société canadienne est parfaitement égalitaire pour autant. Il y a l'héritage du régime colonial, les problèmes de démarrage d'un jeune pays, et nous ne pouvons nier la présence encore visible de préjugés raciaux. Cependant, cette société a clairement établi le fondement d'un avenir possible, c'est-à-dire un cadre de tolérance et de sincère respect pour la culture d'autrui. Le futur n'est pas encore écrit, mais tant qu'il dépendra des Vancouvérois et des Canadiens en général, il pourra continuer à se redéfinir pour être inclusif.

Il y a une certaine impatience de la part des cultures plus anciennes et établies à définir la culture canadienne, mais il s'agit là de cultiver quelque chose de très bon et d'une grande richesse, si on laisse cette culture s'épanouir. Je compte maintenant sur les municipalités et le gouvernement pour qu'ils encouragent cette tolérance et cette diversité en fournissant des musées, des ateliers et des monuments mettant à l'honneur les origines et les cultures de leurs citoyens. Afin que la barre de maintien ne soit pas qu'une figure de style et que les piliers de notre société soutiennent véritablement les efforts de leurs citoyens!

Traduction Marie-Noël Campbell

OUVERTURE DES INSCRIPTIONS POUR LE PARLEMENT JEUNESSE FRANCOPHONE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE SUR WWW.CJFCB.COM

Soyez de la partie : du 16 au 19 janvier 2014 aura lieu à Victoria la 16e édition du Parlement jeunesse francophone de la Colombie-Britannique (PJFCB).

Les inscriptions pour le PJFCB sont ouvertes aux jeunes de 14 à 25 ans qui viennent de partout en Colombie-Britannique.

Lors de cette simulation parlementaire, on retrouvera les députés qui vont débattre de projets de lois. On retrouvera également les lobbyistes qui appliqueront leurs capacités à influencer la direction des projets de lois. Ces derniers seront regroupés dans un volet Organisations non-gouvernementales (ONG). Ce volet permettra à tous les participants d'acquérir et de pratiquer un pouvoir d'influence, ainsi que de comprendre les dynamiques de la politique.

Il sera également possible de s'inscrire au Parlement en tant que journaliste : les jeunes couvriront l'ensemble de l'évènement avec la nouvelle radio jeunesse de CB qui retransmettra en direct sur www.laboite.fm

Chaque volet sera placé sous la supervision d'un formateur.

Journalistes, ONG, députés ou pages : inscrivez-vous sur le site www.cjfcb.com avant le 28 octobre 2013.

Prix : 150$ tout compris (voyage à Victoria, séjour à l'hôtel, repas, activités).

LANCEMENT DES INSCRIPTIONS POUR DEVENIR JOURNALISTE À LA BOÎTE.FM : LA NOUVELLE RADIO JEUNESSE DE LA COLOMBIE-BRITANNIQUE

Des jeunes de 4 régions deviendront journalistes à l'occasion d'un évènement dans leur communauté.

Les inscriptions pour participer au programme de formation radio sont ouvertes aux jeunes de 14 à 25 ans qui viennent de Victoria, du Grand Vancouver, de l'Okanagan et des Kootenays. Six à huit jeunes de chaque région vont participer à une formation en journalisme donnée par un professionnel. Suite à cette formation, les jeunes vont couvrir un évènement de leur communauté en se servant de l'équipement de la radio jeunesse. Leur émission radio sera diffusée en direct sur le site web www.laboite.fm.

Les inscriptions se font au www.cjfcb.com jusqu'au 11 novembre 2013.

Prix : 80 $ tout compris (formation, équipement, etc.).

ON RECHERCHE DES FORMATEURS POUR LE PROJET LA BOITE.FM

Le conseil jeunesse est à la recherche de 4 formateurs 'journalisme' dans les régions suivantes: Victoria, Vancouver, Kelowna et Nelson.

Contenu de la mission pour chaque formateur:

- Prendre le leadership d'1 journée de formation 'journalisme' pour un petit groupe de 5 à 6 jeunes + aider les jeunes à planifier la couverture d'un évènement de leur région qui aura déjà été identifié.
- Être présent pour encadrer les jeunes journaliste lors de la couverture médiatique d'1 évènement d'1 journée dans leur région.
- Assurer un suivi des jeunes entre la formation et l'évènement.

Ces missions sont bénévoles. Des documents source sont à la disposition des formateurs. Les évènements pour chaque région sont déjà identifiés.

On demande aux formateurs d'avoir une bonne connaissance en journalisme/media, pas forcément une très grosse expérience, mais la capacité d'enseigner aux jeunes et surtout de l'énergie et une passion à transmettre.

Les dates des formations et évènements sont les suivantes:

- Vancouver: formation début février, évènement 21 février
- Victoria et Nelson: formation fin février, évènement début mars
- Kelowna: formation fin mars, évènement 11 avril

Contact et info: projets@cjfcb.com

CONSEIL JEUNESSE FRANCOPHONE
1555, Bureau 229-B, 7ième avenue Ouest
Vancouver, C.-B., V6J 1S1
Téléphone: 604-736-6970 Télécopieur: 604-732-3236
Courriel: information@cjfcb.com
www.cjfcb.com

Le Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique (CJFCB) est un organisme géré par et pour les jeunes. Il a pour mission de promouvoir, développer et représenter les intérêts des jeunes francophones et francophiles de la Colombie-Britannique par le développement de la langue française et de la culture francophone ainsi que la tenue évènements jeunesse d'envergure provinciale. Le CJFCB œuvre au sein de la communauté depuis 1989.

Le thé : une culture et un art de vivre

par ISABELLE BLOAS

Le 2 novembre se tiendra le premier *Vancouver Tea Festival*, organisé par *The Vancouver Tea Society* (VTS). Fidèle à son mandat, la société sans but lucratif souhaite promouvoir la connaissance, le plaisir et l'appréciation des thés de spécialité. Le public est invité à découvrir l'univers du thé par l'entremise de rencontres avec des *aficionados*, de démonstrations et de dégustations de cette fabuleuse boisson, l'une des plus bues au monde.

Un univers raffiné

Del Tomborini, co-fondateur et directeur exécutif du festival, explique que « le thé de spécialité est produit à petite échelle, pour un marché de niche, et est principalement vendu sous forme de feuilles. Une très grande attention est portée à la qualité et à l'intégrité de ces feuilles, ainsi qu'au terroir d'où elles proviennent. » Le prix de ce produit de qualité sera secondaire dans les préoccupations du consommateur. Del Tomborini, également sommelier du thé, compare un vin bas de gamme et un Châteauneuf-du-Pape, produit avec soin et attention afin d'offrir au consommateur une excellente expérience sensorielle. « Nous voulons que les gens commencent à voir le parallèle flagrant entre le vin et le thé. Qu'ils comprennent que le thé est aussi digne de respect, comme il l'est depuis des millénaires en Asie. On peut acheter une boîte de sachets de thé de marque maison au supermarché pour quelques dollars, ou une exquise galette de thé vert *pu-erh vieilli* pour des milliers de dollars. »

> « Nous voulons que les gens commencent à voir le parallèle flagrant entre le vin et le thé.
>
> *Del Tomborini, co-fondateur et directeur exécutif du Vancouver Tea Festival*

Photo de Yelp!

Le thé est un produit noble depuis des millénaires en Asie.

A chacun son thé

La même passion anime Daniel Lui, propriétaire de la boutique *The Chinese Tea Shop*, spécialisée dans le thé chinois de qualité : vert, blanc, noir, *oolong* et *pu-erh*. Selon lui, la qualité des feuilles est également primordiale, mais la préparation compte tout autant. « La cérémonie chinoise du thé *gong fu cha*, pratiquée lors de démonstration, enseigne l'art de la préparation du thé. La théière doit être de petite taille, la température de l'eau ne devra pas être trop élevée et le thé doit être infusé un temps très court, seulement 10 secondes, pour un meilleur contrôle de la saveur ». Le *gong fu cha* permet aux participants, famille et amis, de se relaxer et d'apprécier les propriétés bénéfiques du thé. Un thé de qualité peut être infusé plusieurs fois, tout en conservant sa saveur, ce qui relativise alors son prix d'achat. Les thés *oolong* et *pu-erh* sont les plus populaires dans sa boutique, mais comme Lui aime à le rappeler « chacun choisira son thé selon son goût propre ».

Une vocation caritative

Paul Bain, initiateur de JusTea, projet de coopérative avec des producteurs de thé kényans, nous invite à repenser la relation du producteur et de l'acheteur, et à mieux connaître et apprécier notre tasse de thé. Passionné, il a suivi le programme *Tea Sommelier* du *Vancouver Community College*, et offre aujourd'hui au public l'opportunité d'apprécier trois variétés de thé de spécialité kenyane : *Black Tea, African Chai* et *Earl Grey* disponibles sur le site Internet du projet.

Photo de Justea

Une travailleuse dans les champs de thé kenyans.

Chacun de ces amoureux du thé pensent que leur passion tend à se répandre auprès des Vancouvérois.

De plus, comme la culture du thé est un état d'esprit, les fonds recueillis par la VTS seront reversés à des organisations caritatives locales. Cette année, les recettes du Festival iront à *Aunt Leah's Place* qui aide les enfants en famille d'accueil et les mères adolescentes à se construire un avenir meilleur.

Programme Tea Sommelier, *Vancouver Community College*
Les cours sont donnés par M. Del Tomborini, co-fondateur et directeur exécutif du festival, sommelier du thé certifié et auteur du blog www.delanoteas.com

* * *

The Chinese Tea Shop
Consultez le prolifique site Internet de la boutique *The Chinese Tea Shop* ou allez-y en personne. Le propriétaire, M. Daniel Lui, se fera un plaisir de vous démontrer le raffinement de votre thé préféré autour d'une dégustation. www.thechineseteashop.com

* * *

JusTea
Vous pouvez également soutenir le projet de coopérative avec les producteurs kényans de JusTea. www.justea.com

* * *

Vancouver Tea Festival
Vancouver Tea Society
Creekside Community Centre
1 Athletes Way, Vancouver,
Samedi 2 novembre, 11h à 17h
www.vancouverteafestival.ca

Et surtout ne manquez pas ce rendez-vous haut en saveur du 2 novembre avec la communauté des passionnés de thé de Vancouver ! Les billets sont en vente sur le site Internet du Festival au prix de 5$. Quelques-uns sont disponibles à prix réduit sur des sites d'achats groupés. A la porte, ils seront à 6$ avant 13 heures, puis à 7$. Vous recevrez également une petite tasse de dégustation.

Programme prévisionnel

Démonstrations et dégustations du gong fu cha chinois à 11h30, 13h30, 15h30

Démonstrations de la cérémonie japonaise du thé à 12h, 14h

Démonstrations et dégustations de la préparation coréenne du thé à 12h30, 14h30, 16h

Démonstrations et dégustations du chadao taiwanais à 13h, 15h

ANNE-LAURENCE GODEFROY

Invitation culturelle

Le Musée d'anthropologie célébre la fête des morts

Cette année la fête des morts, ou Dia de los Muertos en espagnol, est célébrée au Musée d'Anthropologie de Vancouver grâce à l'exposition inédite *The Marvellous Real: Art from Mexico, 1926–2011* qui ouvre ses portes au public le 25 octobre.

Cinquante quatre œuvres hétéroclites d'artistes mexicains contemporains évoquent des perspectives surréelles et fantastiques autour du thème du réalisme merveilleux – une variation du concept plus largement connu du réalisme magique.

Illustration par Carlos Amorales

Une des oeuvres de l'artiste mexicain de Carlos Amorales, Sin título (Untitled), 2004.

Un type d'esthétisme étrange

Dans cette exposition temporaire, peintures, photographies, et autres supports multi-médias éludent les banalités grâce à des amalgames excentriques, des juxtapositions improbables et des parallèles troublants.

La conservatrice de l'exposition Docteure Nicola Levell souhaite avant tout plonger le visiteur dans un monde magique. « Nous ouvrons une fenêtre sur l'extraordinaire et l'improbable, le bizarre et le merveilleux, afin que le public puisse vivre cette expérience de lui-même. »

« La notion de réalisme merveilleux fut créée en 1949 par l'écrivain et ethnomusicologue cubain Alejo Carpentier, » explique Levell, également assistante professeure d'anthropologie à l'Université de la Colombie-Britannique (UBC).« Carpentier utilise ce terme pour désigner un type d'esthétisme étrange – ni beau, ni laid – mais présent dans la culture et la vie de tous les jours des Sud-américains.»

« Nous explorons cette forme d'esthétisme si particulière, et comment elle se manifeste à travers des générations d'artistes résidant au Mexique, » précise la conservatrice originaire d'Angleterre.

Levell ajoute que le réalisme magique est présent dans la vie de tous les jours des latinos depuis des générations « C'est une combinaison entre l'extraordinaire et le banal. »

Photo par Anne-Laurence Godefroy

Nicola Levell (dans son bureau à UBC) présente le livre-catalogue de l'exposition.

L'identité culturelle du continent se développe au XXème siècle, en réponse à son passé colonisé. « La présence jugée trop importante de l'art provenant des pays occidentaux pousse les artistes mexicains à piocher leur inspiration dans le quotidien qui les entoure, » explique Levell sur un ton animé.

Des œuvres des grandes pointures d'art contemporain mexicain sont exposées, telles que Dr. Atl, Leonora Carrington, Jean Charlot, Juan O'Gorman, Alice Rahon, David Alfaro Siqueiros, Juan Soriano, et Rufino Tamayo.

Sont également présents des ouvrages d'artistes plus récents : Carlos Amorales, Sandra Cabriada, Claudia Fernández, Adela Goldbard, Yishai Jusidman, Alejandro Santiago et Francisco Toledo.

Un espace pour étudier l'homme

Aussitôt entré dans la salle d'exposition, une installation visuelle et sonore enveloppe le visiteur. Des jeux de lumière au sol reconstituent l'atmosphère sombre et mystérieuse du réalisme magique mexicain. « Le baroque, l'ultra baroque! » s'exclame Levell.

Bien sûr, pour la conservatrice de formation, l'œuvre est importante. Mais sa mise en scène au sein de la galerie tient également un rôle essentiel à jouer. Avec l'aide de son équipe, Levell a aménagé cinq espaces aux ambiances différentes.

« Au lieu d'avoir une salle d'exposition aux murs blancs avec beaucoup d'espace pour respirer entre les œuvres, l'idée ici est d'imaginer des salles aux dimensions poétiques, magiques et extraordinaires. »

Pour sa première exposition au Canada depuis son immigration avec son époux en 2005, la conservatrice de l'exposition a mis le pied à l'étrier. Depuis deux ans et demi, elle rassemble des œuvres mexicaines conçues sur huit décennies. « Cette exposition est le résultat d'une constellation d'un nombre d'évènements et d'histoires. »

Et Levell voit grand. Les œuvres viennent tout droit de la collection privée du FEMSA, qui n'est autre que la fondation à l'origine de la création de la biennale des arts visuels de Mexico depuis 1992.

Levell se réjouit particulièrement à l'idée d'exposer au musée d'anthropologie, avec lequel elle travaille en étroite collaboration depuis plusieurs années.

La diplômée de l'*University College London* mise sur le cadre de l'exposition – un espace pour étudier l'homme – pour éveiller la curiosité.

« En se rendant au musée d'anthropologie, le public vient déjà avec l'idée d'interroger leur conception de la notion d'anthropologie. [...] L'idée est d'être plongé dans un environnement qui pousse à la réflexion. »

The Marvellous Real: Art from Mexico, 1926–2011
Du 25 octobre 2013 au 30 mars 2014
Musée d'anthropologie de l'UBC
6393 NW Marine Drive, Vancouver
Les tarifs varient entre 9$ et 16,75$
www.moa.ubc.ca

* * *

Everything Strange, Everything Amazing : le tour du conservateur du musée
Dimanche 27 octobre de 13h à 14h
Gratuit avec le ticket du musée

La conservatrice de l'exposition Nicola Levell et le directeur du musée d'anthropologie de Vancouver Anthony Shelton font la visite guidée de l'exposition. Un excellent moyen d'en savoir plus sur l'art mexicain et de découvrir les motivations des organisateurs.

* * *

Dia de los Muertos : célébration de la fête des morts au musée d'anthropologie
Samedi 2 novembre de 11h à 16h
Gratuit avec le ticket du musée

Dans les cultures méso-américaines, la mort représente une continuation de la vie dans un monde parallèle. Chaque année, ces deux mondes se rencontrent le jour de la fête des morts seulement. Le musée d'anthropologie présente une journée d'activités consacrées à cette tradition, le tout accompagné de musique de mariachis.

Si vous avez des évènements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource.com

Agenda

Bhangra!
Mardi 26 octobre
Sessions entre 11h et 13h
ArtStarts Gallery,
808 Richards Street, Vancouver
www.artstarts.com

Originaire d'Inde du nord, le Bhangra est une danse pleine d'énergie sur une musique aux rythmes effrénés. Les participants à ce cours apprendront bien sûr à danser mais aussi à jouer du Dholdrum !

Photo de ArtStarts

* * *

***Un Ballo In Mascherapar* l'opéra Pro Cantanti**
Mercredi 27 octobre à 19h
Cambrian Hall
215 East 17th Avenue, Vancouver
Tickets entre $18/$12
www.procantanti.com

L'opéra Pro Cantanti présente l'œuvre *Un Ballo In Maschera.* Drame, passion et surprise sont à prévoir dans cette composition célèbre de Verdi.

Photo de Opera Pro Cantanti